
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53022

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

OLIVIER MOTTE

LE VOYAGE D'ALLEMAGNE

Lettres inédites sur les missions d'universitaires
français dans les universités allemandes au XIX^e siècle

II. Dubois et Welcker Une amitié franco-allemande sous la Monarchie de Juillet

Le voyage que fit en 1838 Paul-François Dubois en Allemagne n'est pas de ceux que mentionnent le plus volontiers les auteurs qui se sont intéressés au mouvement qui, sous la Monarchie de Juillet, amena tant d'universitaires, d'hommes de lettres et d'artistes français outre-Rhin.

Paul Lévy l'ignore dans les développements qu'il consacre à ce sujet dans son étude sur «La langue allemande en France»¹; André Monchoux, dans sa thèse sur «L'Allemagne devant les lettres françaises», se contente simplement de noter qu'il «est allé en Allemagne»² et Louis Reynaud écrit par erreur dans son volume sur «L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle» qu'il rencontra Goethe à Weimar³.

Dans les discours et notices consacrés à Dubois après sa mort par Vacherot⁴, Lévêque⁵ et Bersot⁶, il est passé sous silence; il n'est pas mentionné non plus par Paul Janet⁷, Adolphe Lair⁸ et Emmanuel des Essarts⁹ dans leur évocation de sa carrière, de son œuvre ou de ses amitiés et Monsieur Paul Gerbod, qui s'est fait son biographe, ne lui accorde que trois pages¹⁰.

1 P. LÉVY, *La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours*, T. I, Lyon-Paris 1950, p. 258-260.

2 A. MONCHOUX, *L'Allemagne devant les lettres françaises. De 1814 à 1835*, Toulouse 1953, p. 248.

3 L. REYNAUD, *L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Paris 1922, p. 149.

4 E. VACHEROT, Notice sur Paul-François Dubois, dans: *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques N. S. 2* (1874) p. 284-306, 553-597 et dans: *Fragments littéraires de M. P.-F. Dubois (de la Loire-Inférieure)*, T. I, Paris 1879, p. I-LXXX et Paul François Dubois, dans: [Annuaire de la] *Caisse de secours mutuels des anciens élèves de l'École normale* (1875) p. 9-15 et dans: *Mémorial de l'Association des anciens élèves de l'École normale*, Paris 1877, p. 413-418.

5 Ch. LÉVÊQUE, Discours prononcé aux Funérailles de M. Dubois, Le 17 juin 1874, dans: *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques N. S. 2* (1874) p. 110-113.

6 E. BERSOT, Discours, dans: *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques N. S. 2* (1874) p. 114-115.

7 P. JANET, *Le Globe de la Restauration*, dans: *Revue des Deux Mondes* III^e P. 34 (1879) p. 481-512 (biographie de Dubois p. 483-488); Dubois, dans: *Le centenaire de l'École normale 1795-1895*, Paris 1895, p. 260-275.

8 A. LAIR, Introduction à Paul Dubois, Cousin, Jouffroy, Damiron. Souvenirs, Paris 1902, p. I-XLVIII et sous le titre de *Les souvenirs de M. Dubois* dans: *La Quinzaine* 8^e a. 43 (1901) p. 74-87, 305-318, 462-477.

9 E. des ESSARTS, Un universitaire libéral dans: *La Quinzaine* 7^e a. 38 (1901) p. 141-155.

10 P. GERBOD, Paul-François Dubois, universitaire, journaliste et homme politique, Paris 1967, p. 154-157.

Et pourtant ce voyage, malgré la discrétion observée à son égard¹¹, constitue à l'évidence, dans la longue lignée de ceux qui eurent lieu entre 1830 et 1848, un fait de première importance; d'abord par la période à laquelle il se situe, à la veille de la crise de 1840; ensuite par les hommes, les institutions et les événements que Dubois a évoqués, dans sa correspondance et ses carnets, de façon particulièrement vivante; enfin, et surtout peut-être, par le jugement qu'il porte, au terme de sa découverte, sur ce qu'il a vu et qui s'inscrit en faux par rapport à une tradition bien établie d'admiration pour l'Allemagne.

C'est qu'en effet il marque un tournant dans l'image qu'on se fait de l'Allemagne dans le milieu universitaire français durant cette période. Jusque là l'intérêt n'a cessé de grandir. »En 1838–1839, l'enthousiasme est à son apogée«¹². Dès lors il ne cessera de décroître. Assurément, ce n'est pas le seul Dubois, malgré l'influence qui était alors la sienne dans l'université, qui est à l'origine de ce changement. Mais le sentiment de déception qui fut le sien, s'il ne l'amorce pas, exprime certainement un mouvement de reflux.

Aussi, à l'égal de ceux que firent en Allemagne des personnalités plus connues, ou moins oubliées, mérite-t-il plus qu'une simple mention.

*

Les racines intellectuelles de ce voyage, sans aucun doute, étaient anciennes.

Si l'on ne saurait écrire, comme Louis Reynaud, que Dubois fut un »germanophile convaincu« et sa revue »le véritable organe de la propagande germanique sous la Restauration«¹³, il ne fait pas de doute en effet que, fondateur du »Globe«, dont on a souvent souligné combien il avait contribué à faire connaître la pensée allemande à la France¹⁴, il fut très sensible à tout ce qui venait d'outre-Rhin.

Mais jusque là il n'avait fait que rêver de l'Allemagne et, à dire vrai, il ne semble pas qu'il y ait eu de lien entre son penchant d'autrefois pour le germanisme, comme on disait alors, et son voyage. En fait, si sa démarche avait certainement des antécédents déjà lointains, son départ n'était pas directement motivé par un projet longuement mûri à partir d'eux. Simplement, il s'inscrivait dans une curiosité devenue commune dans le monde de l'érudition pour tout ce qui venait d'au delà du Rhin. La mode y était à l'Allemagne et, s'il avait contribué à la créer, il ne fit alors que la suivre.

En s'y rendant en 1838, Dubois ne faisait en effet assurément pas preuve d'une grande originalité. Dans une sorte d'engouement général, tout ce qui comptait en France dans le haut

11 Sur ce séjour néanmoins, les informations ne manquent pas. Il s'agit essentiellement, en ce qui concerne les sources imprimées, de l'article de A. Lair, qui a pu consulter l'ensemble des papiers de Dubois, *Les universités allemandes en 1838*. D'après les *Souvenirs inédits de M. Dubois de la Loire-Inférieure*, paru dans le *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* N.S. 63, 1905, p. 318–353 – c'est évidemment la source essentielle – et de l'ouvrage de J. BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE, *M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance*, T. III, Paris 1895, p. 106–107 (Lettres de Schelling à Cousin en date de Munich, 24 octobre 1838 et 28 octobre 1838), p. 170 (Lettre de Welcker à Cousin en date de Bonn, 18 d'avril [?] 1838) et p. 432 (lettre de Ritter à Cousin en date de Göttingen le 13 septembre 1838) et, pour ce qui est des sources manuscrites, des *Papiers Paul-François Dubois* déposés auprès des Archives nationales sous la cote 319 A.P. 1–3, des lettres de Dubois et de Cousin à Welcker conservées à la Bibliothèque universitaire de Bonn (Nachlaß Welcker S. 707), de la lettre de Dubois à Felix Mendelssohn Bartholdy conservée à la Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz de Berlin (Sammlung Adam K 94), de la lettre de Dubois à J. Schulze conservée à la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie (Sammlung Varnhagen von Ense 54) et des lettres de Rossi à Mittermaier et Savigny qui se trouvent à la Bibliothèque universitaire de Heidelberg (Nachlaß Mittermaier Heid. Hs. 2746) et à la Bibliothèque universitaire de Marbourg (Nachlaß Savigny Hs. 925).

12 P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 154.

13 L. REYNAUD, *L'influence allemande en France* (voir n. 3), p. 149.

14 G. MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet. 1798–1852*, T. I, Paris 1923, p. 159.

enseignement l'avait fait ou avait projeté de le faire dans les dix années qui venaient de s'écouler: de 1817 à 1835, Cousin, Michelet, Quinet, Saint-Marc-Girardin, Lerminier ... l'y avaient précédé. C'était le «geste obligatoire»¹⁵ de toute une génération que d'aller, dans les universités où ils enseignaient, à la rencontre des érudits allemands; qui jouissaient alors en France d'un immense prestige.

En définitive, après bien d'autres, nourri de leur conversation et de leur lecture, il ne faisait que céder au «mirage d'une Allemagne romantique, laborieuse, paisible et heureuse»¹⁶. Et, comme eux, il se rendait outre-Rhin dans un état d'esprit déterminé¹⁷.

Cet état d'esprit, Eugène Lerminier l'a, dans un ouvrage paru en 1835, parfaitement exprimé, voire porté à son comble; donnant une image idyllique des universités allemandes qui, malgré la défiance manifestée en Allemagne à l'égard de son livre, marquera profondément ses lecteurs français.

«L'an dernier, écrivait-il dès les premières pages d'«Au delà du Rhin», avide d'apprendre, de constater et de reconnaître, je me suis mis en route et en quête de ville en ville, heurtant à chaque sanctuaire d'étude et de science, accueilli partout comme un ami, comme un frère, le plus heureux et le plus enchanté des voyageurs. Noble hospitalité germanique, comment t'oublier? Comment perdre le souvenir de ces mâles serremens de mains, de ces amitiés promptes et tenaces, de ces longs épanchemens, de ces banquets affectueux où coulent à flots les idées et le vin, de ces foyers domestiques où l'étranger est religieusement honoré, de ces mœurs où la vertu semble si aimable et si facile, où la science et l'enthousiasme se soutiennent en échangeant assidument leurs ardeurs et leurs trésors?»¹⁸.

Manifestement, Dubois a lu, avant son départ, son ouvrage, et sans doute plusieurs autres du même genre¹⁹, et ses premières lettres d'Allemagne, qui se ressentent à l'évidence de cette inspiration, se situent dans la veine de cette littérature. Mais bientôt il devra déchanter. Et l'ampleur de sa déception sera à la mesure de l'attente que ceux qui l'avaient précédé en Allemagne avaient fait naître en lui.

*

Le voyage de Dubois cependant, s'il s'inscrivait dans un mouvement général, obéissait aussi à des motivations qui lui étaient propres. Sa vue faiblissant, il se voyait contraint de renoncer, au moins temporairement, à tout travail intellectuel. Déçu par la politique, il se sentait de plus en plus étranger à la ligne suivie par un gouvernement qu'en principe il soutenait et souhaitait prendre du recul. Éloigné de l'écriture par des obligations croissantes surtout, il désirait se donner les moyens de revenir sur la «scène littéraire» en cherchant en Allemagne son inspiration.

Souffrant, découragé, mais possédé à nouveau de ces grandes ambitions que forme la jeunesse mais que retrouve parfois l'âge mûr, il s'agissait pour lui, tout en s'éloignant momentanément d'un milieu qu'il ne supportait plus, de rassembler, au cours d'un voyage dont il attendait un repos pour ses yeux, mais non pour son esprit, des observations, des notes, des réflexions à même de constituer la matière d'une œuvre qui, en lui facilitant l'accès de l'Institut, l'aurait mis à l'abri des revers politiques en lui faisant, comme il l'écrivait, une «carrière indépendante».

Son projet, en fait, s'ordonnait autour de quatre directions; qui chacune répondait à une facette de sa personnalité et de son activité. Député, il voulait se rendre compte de la situation qu'avait faite à la France, en Europe, la Révolution de 1830 et, à sa suite, l'avènement d'une nouvelle dynastie. Inspecteur général de l'instruction publique, il se proposait d'étudier les

15 L. REYNAUD, *L'influence allemande en France* (voir n. 3), p. 147.

16 P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 155.

17 L. REYNAUD, *L'influence allemande en France* (voir n. 3), p. 152-153.

18 E. LERMINIER, *Au delà du Rhin*, Paris 1835, p. 33-34.

19 Ses lettres manifestent combien il fut marqué par la lecture de «Littérature et voyages» de Jean-Jacques Ampère, paru en 1833, et par celle des «Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne» de Saint-Marc-Girardin, parues en 1834.

établissements de tous les degrés, du primaire au supérieur, et leurs méthodes d'enseignement. Universitaire, il était désireux d'entendre les maîtres illustres dont plusieurs de ses plus proches amis l'avaient si souvent entretenu. Penseur, il désirait rassembler outre-Rhin les éléments d'un grand ouvrage sur le christianisme au 19^e siècle²⁰. C'est dire combien il attendait du périple qu'il entamait dans les premiers jours de l'été 1838.

*

Quelles qu'en soient les motivations, le projet en tout cas fut rapidement mis à exécution. Alors qu'il n'apparaît dans sa correspondance qu'au milieu de mai, dès le 24 juin Dubois était déjà en mesure en effet de faire connaître les grandes étapes de son périple à son ami Mellinet²¹. Il comptait gagner d'abord Bruxelles puis Anvers et Liège. De là, il se rendrait à Aix-la-Chapelle et resterait huit jours à Bonn. Puis son itinéraire le conduirait à Francfort, probablement à Göttingen et enfin à Berlin, où il arriverait fin juillet. Il espérait enfin, après un séjour d'un mois dans la capitale prussienne, gagner Prague et Vienne par la Saxe et revenir en France par Munich²². C'est effectivement le programme, qu'avec quelques modifications mineures dues aux circonstances, il devait réaliser.

Malgré l'absence de toute mission officielle, qu'il n'avait pas jugé utile de solliciter, il devait le réaliser d'autant plus facilement que, comme le soulignaient ceux qu'il avait prié d'annoncer sa venue²³, c'était un homme éminent qui se rendait en Allemagne. Sa carrière depuis le début de la Monarchie de Juillet, avait été particulièrement brillante. Député de la Loire-Inférieure, inspecteur général des études en 1830, titulaire de la chaire de littérature de l'École Polytechnique en 1834, président du jury de l'agrégation des lettres en 1836, il s'était fait une place considérable dans la vie politique, au sein de l'université et dans le monde des lettres que, sans en savoir peut-être le détail, on connaissait en Allemagne. N'aurait-il eu pour lui que son passé d'ailleurs, que le souvenir du «Globe» aurait suffi; on ne l'avait pas oublié au delà du Rhin²⁴. Mais, jugeant que celui-ci comme celle-là ne suffiraient peut-être pas à lui ménager les connaissances et les entretiens désirables, il avait estimé préférable de ne pas partir pour ce long voyage sans se munir d'introductions en bonne et due forme. À son départ, il était porteur d'une foule de lettres de recommandation qui devaient lui ouvrir toutes les portes et, d'abord, celles de sa première étape: Bonn.

*

C'est en effet par le nord qu'il avait résolu de commencer et, comme dans tout voyage, c'est cette première halte qui devait lui laisser les impressions les plus vives.

Il y arriva le 4 juillet, d'emblée plutôt déçu de découvrir une ville si petite, un milieu si étroit, une vie si provinciale.

«Me voici enfin, écrivait-il à sa femme, à la première station utile ... C'est là que commence mon voyage religieux et universitaire ... Je l'avoue, je crains les déceptions sur les

20 A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 318.

21 Camille Mellinet, Imprimeur, éditeur du journal *Le Breton*. Membre du conseil municipal de Nantes, c'est lui qui avait proposé à Dubois de s'y présenter comme candidat à la députation devant le collège de la première circonscription. Dubois entretenait avec une lui une correspondance presque quotidienne, pour s'informer de la situation nantaise et l'informer de son activité.

22 À Mellinet. Paris 24 juin 1838. Arch. Nat. 319 A. P. 1 Papiers Paul-François Dubois Corresp. Vol. II v. P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 155.

23 Rossi à Mittermaier. Paris 24 juin 1838. Heidelberg, Universitätsbibliothek, Nachlaß Mittermaier Hs. 2746; à Savigny. Paris 24 Juin 1838. Marburg, Universitätsbibliothek, Nachlaß Savigny Hs. 925.

24 E. VACHEROT, *Notice sur Paul-François Dubois* (voir n. 4), p. 304 et XXIII. v. A. LAIR, «Le Globe». Sa Fondation. Sa Rédaction. Son Influence. D'après des documents inédits, dans: *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* N.S. 61 (1904), p. 592.

hommes et les choses. Rien qu'en mettant le pied dans ce village, car c'est un village, j'ai compris toute la distance qu'il y a de cet immense foyer de Paris à ces asiles solitaires et sans vie de la science allemande; 13 000 âmes, Ancenis ou Paimbœuf sur la Loire, voilà Bonn.»

Cependant, il restait disposé à s'émerveiller de tout:

»Je ne pouvais mieux choisir pour mon début, continuait-il; Bonn est une université toute nouvelle; c'est la fille de la victoire et de la conquête. Si, comme on doit l'attendre d'un gouvernement habile et organisé, on a soin de remplir toujours les places vacantes par des maîtres renommés, Bonn aura un beau rôle dans le travail scientifique. Placée comme elle est, à deux pas de la Suisse, de la Belgique, de la France et de la Hollande, sur ce magnifique fleuve du Rhin, sillonné aujourd'hui de bateaux à vapeur, visitée par tous les touristes, elle peut attirer bon nombre d'étudiants des quatre nations qui la touchent«²⁵.

Frappé par la beauté de ses édifices, la richesse de sa bibliothèque, l'étendue de ses collections, le charme de ses jardins, il se prenait un instant à envier »ces établissements des petites villes, si riches par la science« qui lui semblaient »de véritables monastères dont les professeurs sont les chanoines solitaires avec toutes les jouissances de la famille« et à souhaiter vivre de cette vie pleine de calme et de paix.

»Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas placé dans un séjour pareil« écrivait-il alors dans ses carnets²⁶.

Recommandé à eux et se faisant recommander par eux, Dubois eut bientôt fait le tour des maîtres de Bonn, à qui il rendit visite dans leur cabinet de travail, qu'il accompagna dans leurs promenades et dont il fut souvent l'hôte à diner; s'entretenant sans cesse avec eux des questions qui l'intéressaient.

La rencontre de trois d'entre eux le frappa vivement: celle d'Augusti, pour qui fut sa première visite; celle de Wilhelm Schlegel, qui le déçut profondément, et celle de Arndt, qui lui laissa une impression ineffaçable.

À leur contact, il sentit en lui comme une seconde jeunesse, comme la confirmation de cet élan nouveau qui l'avait jeté sur les routes et lui faisait écrire à sa femme, à son arrivée à Bonn:

»Mon âge mûr se reprend en ce moment à une autre jeunesse de pensée et de savoir«²⁷.

Cependant, vivant de la vie universitaire, découvrant de quoi elle était faite, Dubois devait peu à peu déchanter.

Suivant les cours, interrogeant les maîtres, observant les élèves, il s'apercevait que celle-ci n'avait pas grand chose à voir avec ce qu'on en rapportait en France.

Les enseignements surtout, à l'exception de quelques-uns, lui furent une grande déception. Devant ce qu'il appelait la »psalmodie monacale des universités allemandes«, il écrivait à son ami Damiron²⁸:

»J'avoue que je suis peu séduit par la manière générale des professeurs. Il faut un auditoire de jeunes Allemands, tous payant et subissant cet enseignement en vue de leur destinée à venir pour en supporter la monotonie et la longueur. Ce sont de véritables classes de collège, moins encore l'animation des interprétations et des corrections de devoirs ...

Cousin, dans ses livres, dans ses conversations, vante souvent la laborieuse activité de professeurs qui donnent ici généralement, de douze à quinze leçon par semaine. Mais rien n'est plus facile avec [cette] méthode d'enseignement ... Cela ne fait jamais que deux heures par jour. Ajoutez que chacun suit son caprice, prend les sujets qu'il lui plaît ... D'ailleurs

25 À Madame Dubois, Bonn, 4 juillet 1838 cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 319-320.

26 1^{er} Carnet cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 320.

27 À Madame Dubois, Bonn, 4 juillet 1838 cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838*, p. 318.

28 Jean Damiron (1794-1862), Membre de l'Académie des sciences morales, maître de conférences à l'École normale supérieure, professeur-adjoint de philosophie à la Sorbonne. Il avait été, avec Dubois et Jouffroy, l'un des fondateurs du Globe.

tout cela se débite avec si peu de façon ... qu'une conversation, la moins animée, au coin du feu, et dans la famille, causerait au moins autant de fatigue²⁹.

Cette impression première devait se confirmer dans la suite de son voyage.

*

À chaque nouvelle étape en effet, l'intérêt est toujours aussi grand mais la déception plus profonde.

Le 17 juillet, il écrit de Francfort à son ami Jouffroy³⁰:

»J'aurai mesuré les hommes; et jusqu'ici, en vérité, nous les valons, sinon mieux. Orgueil national à part, la France est toujours la France, c'est-à-dire la première. Il y a de la science ici, mais isolée, rêveuse, bizarre. La raison n'arrive pas à la clarté, ni aux grandes idées générales. On meurt dans le détail, ou on expire dans la poésie sans pratique et sans fécondité.«

Et le 23 juillet, de Göttingen, il ajoute:

»Que suis-je venu voir ici? des hommes qui sont tout entiers dans leurs livres et qui valent mieux là qu'en personne ... Ce pays n'a plus guère maintenant à donner à la France, et rien de ses institutions ne peut être transporté chez nous ... Je vois ici tous ces braves Allemands, cantonnés dans leurs petites bourgades universitaires, en faire le centre du monde, juger tout du haut d'un orgueil qui vaut bien la vanité française ... Au fond chaque expérience relève mon pays. Il ne nous faut qu'apprendre parfaitement la langue de ces gens-là pour percer leur nuageuse érudition, et reprendre dans leurs richesses ce qu'ils ont pris à nos savants du XVII^e siècle³¹.

C'est qu'en effet, traversant Francfort et Cassel sans s'y arrêter, Dubois est arrivé à Göttingen le 20 juillet et au contact de cette université, qui venait d'être récemment décapitée par l'exclusion de sept de ses maîtres qui avaient protesté contre l'abolition de la constitution hanovrienne mais restait pourtant des plus prestigieuses par »un caractère à part de liberté, de richesse et d'élégance³², s'est vu confirmé dans ses sentiments de Bonn. Malgré de longs entretiens avec Hugo et surtout Jacob Grimm, qu'il a beaucoup apprécié, au point d'espérer un instant l'attirer en France avec son frère pour les placer au Collège de France ou à la tête d'une bibliothèque, il juge qu'il y a en définitive bien peu à y apprendre, sinon rien; que Göttingen ne vaut pas Bonn, et que Bonn ne vaut pas Paris. Désormais il ne variera plus.

Gagnant Halle, où il rencontre notamment Ruge, Leo et Erdmann, il note que cette ville n'est qu' »un séjour triste, sombre et désolé« et la science qu'on y enseigne »la science de la cellule et du cloître³³.

Reprenant sa lettre à Jouffroy, il écrit:

»Que d'idées fausses nos enthousiasmes ont rapportées (sic) de ce pays! Quelle grandeur artificielle ils ont créée à ces moines de la science et à ces milliers de couvents rivaux! Que de mécanisme dans cette érudition! Quelle sécheresse dans ces leçons! Quelle vie stérile pour la plupart de ces étudiants! Il est vrai, la grande génération des penseurs est tombée, comme chez nous, celle des guerriers et des hommes d'État. Je ne vois plus que les disciples, monnaie effacée des maîtres. Mais du moins, il est bon que la France le sache, l'Allemagne philosophique et poétique est aujourd'hui dans les catacombes des bibliothèques. Les universités peuvent lui offrir çà et là quelques hommes puissants par l'érudition dans les langues et les antiquités ...

29 À Damiron. Bonn, le 8 juillet 1838 cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 327-328.

30 Théodore Jouffroy (1796-1842), Membre de l'Académie des sciences morales, maître de conférences à l'École normale supérieure, professeur de philosophie à la Sorbonne et de philosophie ancienne au Collège de France.

31 À Jouffroy. Francfort, le 17 juillet 1838 et Goettingue le 23 juillet 1838 cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 335.

32 5^e Carnet cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838*, p. 335.

33 A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838*, p. 339.

Les Bopp, les Gesenius, les Grimm, les Boeck, les Ottfried Muller, voilà six grands noms. Mais la France, je le répète, avait hier les pareils. Et, quant à l'avenir, si nous savons nous confier à notre génie et à notre étoile, si nous n'imitons pas, nous vaudrons vite ce qui nous paraît aujourd'hui si supérieur. De ces vingt-deux centres d'institutions³⁴ répandus dans toute l'Allemagne, il ne sort pas plus d'hommes de premier rang que de notre Paris tout seul. La lumière qui en rayonne n'a pas la force et l'éclat que nous lui supposons³⁵.

Un séjour d'un mois à Berlin ne changera rien à ce jugement. Sans doute, la vie d'une capitale l'arrache-t-elle au séjour des petites villes universitaires dont il commençait à se lasser et c'est pour lui quelque chose déjà; mais, là comme ailleurs, s'il se tient relativement à l'écart de l'université, qui ne semble pas avoir été de sa part l'objet d'une attention aussi soutenue que celles de Bonn, Göttingen et Halle, il retrouve leurs ambitions mesquines, leurs querelles scientifiques, leurs coteries.

Sans doute il verra Savigny, olympien, à son habitude, Gans, sur la réserve, Humboldt, amical, Schulze surtout, qui lui réservera le meilleur accueil, tous ceux qui peuvent contribuer à l'ouvrage qu'il se propose d'écrire, comme Neander ou Marheinecke, ou encore Bettina von Arnim ou Varnhagen von Ense; mais leur entretien ne changera rien à la déception qu'il n'a cessé de ressentir par rapport à ce qu'on lui avait fait attendre³⁶. Il a le sentiment de s'être fait abuser par ceux qui propagent en France sur l'Allemagne des banalités sans consistance et des vues idéalisées et souhaite que désormais on l'aborde de façon systématique, en s'intéressant à des questions précises et en les étudiant de façon approfondie; afin de juger la réalité allemande pour se qu'elle est vraiment.

«Alors, écrit-il de Berlin le 29 juillet, cesseront tous ces charlatanismes, tous ces rêves sur l'étranger qu'exploitent de petits écrivains, des touristes brochuriers; nous estimerons d'autant plus notre pays que nous connaissons mieux les autres³⁷.

Dès lors, son voyage s'écoulera sans apporter grand chose. Iena, Leipzig, Prague, Vienne, Munich, Tubingen, Heidelberg seront des étapes sans réel intérêt avec même, au mois de septembre, des heures particulièrement pénibles de découragement et de solitude; le sentiment surtout – la période de grande fécondité intellectuelle de l'Allemagne étant achevée depuis la mort de Goethe – d'avoir voyagé pour rien, si ce n'est sur le plan personnel et humain.

Sur le chemin du retour, à Munich, le 12 octobre, esquissant un bilan de son voyage, il écrit qu'il ne sera probablement pour lui «qu'une secrète moisson de poésie, de méditation, de raison agrandie et calme³⁸; pas l'occasion d'un retour sur la scène littéraire avec des observations inédites sur l'Allemagne.

Alors qu'il franchit la frontière, dans les premiers jours de novembre, s'il est tout à la joie d'être de retour après une absence de plus de quatre mois, il est aussi triste, fatigué et découragé; conscient qu'il n'a réalisé aucune des ambitions qui étaient les siennes à son départ; convaincu que l'Allemagne est loin d'être ce qui s'en dit autour de lui; persuadé surtout, lui qui, sous la Restauration, avait cru à sa mission régénératrice, qu'il n'y a pas grand chose à en attendre et rien à lui emprunter. C'est sur une déception à peu près totale qu'il entre en France. Et ce sentiment persistera chez lui fort longtemps³⁹.

34 La transcription de Lair étant manifestement fautive, c'est évidemment «vingt-deux centres d'instruction» qu'il faut lire.

35 À Jouffroy. Halle, 25 juillet 1838 cité in A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 339-340.

36 À Mellinet. Berlin, 29 juillet 1838 v. aussi Munich 12 8^{bre} 1838; Tubingen 1^{er} 9^{bre} 1838. Arch. Nat. 319 A.P. 1 Papiers Paul-François Dubois Corresp. Vol. II.

37 À Mellinet. Berlin 29 juillet 1838 cité in P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 156.

38 À Mellinet. Munich 12 octobre 1838 cité in P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 156.

39 En 1870, appelé à la Commission de l'enseignement supérieur, il s'y opposera longtemps à l'enquête projetée sur les universités allemandes. «Sans doute, le haut enseignement a-t-il atteint Outre-Rhin un niveau élevé et son prestige est devenu incontestable. Mais l'État garde la haute main sur les universités

Mais de son voyage il conservera au moins une chose: des amitiés, comme il l'écrivait à son ami Mellinet.

Évoquant sa femme, auprès de qui, disait-il, »est ma vie; et surtout ... dans ce long voyage où je suis si solitaire; où je gagne bien quelques sympathies qui deviendraient des amitiés, mais qui meurent à peine éveillées, parce qu'au moment où les cœurs vont s'entendre et les mains se serrer avec cordialité, l'heure de [la] séparation sonne et l'on part figure à peine esquissée dans le souvenir, n'emportant soi-même qu'une ombre, ou un désir d'affection«; il ajoutait »Voilà le voyage; et Dieu a eu raison de tout ordonner ainsi; il faut du temps et des épreuves à l'amitié et à la confiance, mais c'est triste de se sentir ainsi le cœur prêt à [s']épanouir, et pauvre sensitive de se fermer toujours sous le souffle de ce tems qui vole, et qui dit sans cesse: allons, partons. J'ai trouvé pourtant deux ou trois âmes où je crois que je vivrai, comme elles en moi; c'est beaucoup ...«⁴⁰.

*

Au nombre de ces »deux ou trois âmes«, sans le moindre doute, il comptait Friedrich Gottlieb Welcker; l'un pourtant des tous premiers qu'il ait rencontrés lors de son voyage en Allemagne.

Si l'amitié ne s'explique pas, le fait qu'il l'ait rencontré l'un des premiers n'a rien pour surprendre.

Celui-ci en effet était, sinon célèbre, du moins connu en France à travers ses ouvrages, le »Rheinisches Museum« ou encore l'importante bibliothèque qu'il avait constituée à Bonn et qui passait pour un modèle et son œuvre unanimement appréciée à l'Académie des inscriptions⁴¹, à la Sorbonne, comme, plus largement, dans les milieux de l'érudition⁴².

Il entretenait d'ailleurs une correspondance assidue avec Jean-Jacques Ampère, ancien collaborateur du »Globe«⁴³, Guigniaut, ami très proche de Dubois, Lajard, Raoul-Rochette et De Witte et des rapports épistolaires plus épisodiques avec Guizot, Lenormant, Letronne et le Duc de Luynes⁴⁴.

Enfin, depuis un séjour fait à Paris à la fin de la Restauration, il était lié à Cousin⁴⁵, le maître

et il voit ... »fort mal« comment il serait possible de tirer des leçons utiles de l'exemple germanique. Il estime, pour son compte, que c'est dans les traditions françaises qu'il faut chercher et qu'on trouvera le secret des réformes que comporte l'état de [l']enseignement [français]. Ce faisant, il se dresse contre ceux qui, nombreux dans l'Université et dans l'élite intellectuelle, sont fascinés, depuis longtemps d'ailleurs, par la renaissance universitaire des états allemands. »La France n'a rien à envier à ceux-ci, affirme Dubois; l'Université française a ses traditions, ses méthodes, tout un passé irréprochable; elle n'a nullement besoin de sang étranger pour être régénérée et sauvée.« P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 296.

40 À Mellinet. Berlin 29 juillet 1838. Arch. Nat. 319 A.P.1 Papiers Paul-François Dubois Corresp. Vol. II.

41 Il devait en devenir membre correspondant l'année suivante et associé étranger en 1858. v. Daunou à Welcker. Paris, le 19 avril 1839. Bonn, Universitätsbibliothek, Nachlaß Welcker S. 1639 et Arch. Nat. F¹⁷ 3589.

42 Guizot devait le faire chevalier de la légion d'honneur en 1842. v. Guizot à Welcker. Paris, le 8 Juillet 1842 et le 29 Juillet 1842. Bonn, Universitätsbibliothek, Nachlaß Welcker S. 1639.

43 Il y avait été plus particulièrement chargé de l'Allemagne. Peu d'années auparavant, en 1833, il avait été le concurrent heureux de Dubois à la chaire de littérature française du Collège de France.

44 Bonn, Universitätsbibliothek, Nachlaß Welcker S. 707, 1638, 1639 et 1639 a. (Ampère: 9 lettres, 1820-1840; Guigniaut: 17 lettres, 1834-1865; Guizot: 3 lettres, 1829-1842; Lajard: 21 lettres, 1828-1854; Lenormant: 3 lettres, 1834-1858; Letronne: 3 lettres, 1833-1837; De Luynes: 3 lettres, 1839-1859; Raoul-Rochette: 51 lettres, 1826-1852; De Witte: 21 lettres, 1834-1851).

45 J. BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE, M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance (voir n. 11). T. II, p. 444; T. III, p. 167-172.

de Dubois, qui ne pouvait manquer de le lui recommander⁴⁶; et cette raison était sans aucun doute déterminante.

Dès lors, tout conspirait à faire se rencontrer Dubois et Welcker; qui d'ailleurs avaient tout pour se plaire et manifestement se plurent beaucoup.

»C'est l'homme qui me va le mieux de tout ce que j'ai vu ici, écrivait Dubois à Damiron le 4 juillet, bon, simple, élevé ... jugeant impartialement et de haut toutes les nuances des partis, parce qu'il est retiré loin d'eux et de leurs passions par ses calmes et fortes études de philologie, par ses profondes et poétiques recherches sur l'histoire de l'art antique ... C'est un homme supérieur et sensé«⁴⁷.

Quant à Welcker, il écrivait à Cousin:

»J'ai à vous faire bien des remerciements de la connaissance que vous m'avez fait faire de M. Dubois. C'est un excellent homme, caractère formé par le sentiment et par une vie active, savant capable d'enthousiasme pour des idées qui surpassent la portée des hommes du jour, qui se rapportent à l'humanité, aux intérêts essentiels et supérieurs. Il m'a beaucoup parlé de vous, de l'influence que vous avez exercée sur lui et sur tant d'autres, sur votre carrière d'autrefois, et sur la direction que vous donnez dans votre place actuelle aux études philosophiques, et sur la vigueur avec laquelle vous poursuivez votre grande tâche«⁴⁸.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils soient restés en rapports.

*

Sur les relations des deux hommes nous possédons une source de premier ordre avec les lettres de Dubois à Welcker, déposées à la Bibliothèque universitaire de Bonn.

Celles-ci, sans aucun doute, méritaient une publication. Au delà de la richesse de l'information qu'elles apportent, elles témoignent en effet du véritable talent épistolaire d'un homme qui, au milieu d'un lyrisme, d'épanchements d'une autre époque, savait réfléchir et juger.

Elles confirment, en tous points, ce que nous savions de celui que Paul Janet définissait comme une »âme éternellement jeune, pleine d'enthousiasme et de sens dont la droiture et la générosité guidaient tous les mouvements«⁴⁹.

Elles manifestent bien ce qui fit l'originalité de sa personnalité: une imagination d'une extrême vivacité qui, au contact des hommes ou des événements, »faisait jaillir de son cerveau excité des impressions, des idées, des aperçus qui s'échappaient en pages émues et parfois palpitantes de vie et de sentiment«⁵⁰.

Par là, elles illustrent, parfaitement, ce qu'écrivait Lair de Dubois lorsqu'en tête de ses »Souvenirs« il évoquait le charme prenant des écrits personnels qu'il a laissés, journal, notes et correspondance:

»Malgré sa demi-cécité, il entretenait une nombreuse correspondance; consignait, avec une verdeur un peu âpre parfois, ses impressions sur les événements et les hommes; notait les idées qui lui paraissaient dignes de prendre forme, les élévations et les élans où se complaisait sa fantaisie. Il y a, dans tout cela, bien des redites, bien des rêves. Mais que de choses il y aurait à recueillir dans ces soliloques d'une âme que tout intéresse, que tout passionne, qui, comme celle du poète, vibre à toute grande pensée, à tout sentiment généreux! Il n'y a guère de page où, au milieu des scories, le pur métal n'étincelle«⁵¹.

46 Cousin à Welcker. Ce 15 Juin 1838 cité in J. BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE, M. Victor cousin. Sa vie et sa correspondance, p. 171.

47 À Damiron. Bonn, 4 juillet 1838 cité in A. LAIR, Les universités allemandes en 1838 (voir n. 11), p. 323.

48 Welcker à Cousin. Bonn, 18 d'avril [juillet] 1838 cité in J. BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE, M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance (voir n. 11), p. 170.

49 P. JANET, Dubois (voir n. 7), p. 265.

50 E. VACHEROT, Notice sur Paul-François Dubois (voir n. 4), p. 590-591 et LXXI.

51 A. LAIR, Introduction à Paul Dubois, Cousin, Jouffroy, Damiron, Souvenirs (voir n. 8), p. V.

C'est là, très certainement, en effet, le sentiment qu'on pourra éprouver à la lecture des lettres qui suivent.

La première et la seconde, écrites à Bonn, montrent avec quel soin Dubois rassembla la documentation qui lui paraissait nécessaire pour les études qu'il s'était fixées; comme elles révèlent aussi l'étroitesse des liens qu'ils avait établis avec Welcker en peu de jours.

La troisième, écrite de Paris, pour le premier anniversaire de leur rencontre, retrace la suite du périple de Dubois jusqu'à son retour en France et les événements survenus depuis lors. C'est évidemment la plus intéressante.

La quatrième, prenant prétexte de recommander Émile Egger, professeur-suppléant de littérature grecque à la Sorbonne, évoque les deux années écoulées depuis la précédente; se plaignant d'un silence qui, pourtant, ne devait plus cesser.

*

Mon cher Monsieur Welker (sic),

Vous avez eu la bonté de me donner le »Studien plan der philosophischen facultät«; mais n'existe-t-il pas comme pour la faculté de théologie des »Statuten«, aussi imprimés – je désirerais beaucoup en avoir un exemplaire; enfin par M. Nauman (sic)⁵² pourrais-je avoir la même chose pour la faculté de médecine et »Studien plan«, et »Statuten«. Mr. Walter⁵³, m'ayant promis ce qui regarde la faculté de droit j'aurais ainsi l'ensemble des statuts de l'université de Bonn.

M'excuserai-je encore de mes importunités? Non; votre bonté m'ôte tout scrupule, et quoique d'une si récente connaissance, j'use de vous comme d'un ami.

Autre prière encore, votre frère⁵⁴ joue en Bade un rôle politique qui a dès long-tems excité l'attention et les sympathies des amis sages de la liberté en France. Y aurait-il indiscretion à vous demander une lettre pour lui? Si vous voulez bien m'en donner une, soyez assez bon pour la préparer. Demain ou après demain au plus tard je quitterai Bonn. Je n'ai pas besoin de vous dire quels souvenirs j'en emporte, il faudrait que je fusse ingrat, pour oublier jamais cette douce hospitalité de tant de nobles esprits.

Mille affectueux compliments

P. Dubois

Inspecteur de l'Université de Fr[ance]

Secrétaire de la Chambre

Ex-Rédacteur du Globe

Prof.[esseur] de Langue Fr[ançaise]

à l'École polytechnique. natif de Rheims

Ce mercredi 12 juillet

Monsieur et cher ami,

Car ce titre vous me l'avez donné, et je le crois désormais sacré entre nous, je vous renvoie les n^{os} du (sic) »Hallische Jahrbücher« que vous m'avez prêtés. Je les ai lus avec plaisir, et j'y pressens un esprit que j'approuve.

J'ai oublié hier de vous demander une lettre pour Dahlmann⁵⁵ - trois mots seulement et votre signature; envoyez-les moi par le porteur.

52 Moritz Ernst Adolph Naumann (1798–1871).

53 Ferdinand Walter (1794–1879), Professeur de droit à l'Université de Bonn. Sur les relations de Dubois avec lui lors de son séjour à Bonn v. A. LAIR, Les universités allemandes en 1838 (voir n. 11), p. 321 et 348.

54 Karl Theodor Welcker (1790–1869), Professeur de droit à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

55 Friedrich Christoph Dahlmann (1785–1860), L'un des »sept de Goettingue«, il s'était alors retiré à Iena avant de devenir, en 1842, professeur d'histoire et d'économie politique à l'Université de Bonn.

Dans deux heures je vous aurai quitté. Mais ma pensée ne [vous] quittera pas. Je reviendrai souvent en souvenir près de vous, et à cette petite table d'hospitalité, où je me suis senti établi au bout de deux jours comme depuis quinze ans. Votre bonté à tous trois, et puis ce premier mouvement dont nous parlions hier soir, ce signe de Dieu, si j'ose ainsi parler, ont lié la partie. N'oubliez pas le »quatrième«.

Madame Nauman (sic) a dit ce mot hier, il est descendu dans mon cœur pour ne s'effacer jamais.

Adieu encore. Voyager est doux quand on fait pareille rencontre; mais c'est triste aussi, il faut partir.

Adieu de tout cœur et à tous trois

Ce 14 juillet 1838.

P. Dubois

Paris 12 juillet 1839.

Mon cher Monsieur Welker (sic),

Mon long silence depuis le jour où nous nous sommes quittés a dû vous faire croire que j'étais oublieux et léger. Il n'en est rien pourtant. Durant mes six mois de voyage en Allemagne, et depuis ma rentrée en France, le 15⁹^{bre} 1838, ma vie a été si agitée, que tout en pensant à mes amis, il ne m'a pas été donné une heure pour me recueillir. Mais hier, 6 juillet, rendu à la paix pour quelques momens, retiré dans un petit hermitage, entre ma femme et ma fille, j'ai célébré en pensée l'anniversaire de notre rencontre, et je l'espère, de notre liaison d'amitié. J'ai revu Bonn avec tous les souvenirs que j'en ai emportés, je me suis replacé à la petite table de l'excellente et aimable Madame Neumann (sic), et je racontais ce que j'avais déjà écrit à celle qui est, Dieu merci, mon meilleur ami. Je me suis reproché alors cette apparente négligence dont j'avais payé un si gracieux accueil; et aujourd'hui je viens vous rappeler (sic) à vous même et à vos deux amis un souvenir, sinon effacé, peut-être du moins bien affaibli. J'aime cette commémoration à la même date où je vous ai connus. C'est une fête de cœur, et chaque année je la célébrerai; car c'est ainsi que l'âme reste jeune. Unissez vous donc à moi en pensée, mon bon et respectable ami.

Je vous dois en peu de mots ma petite histoire depuis le jour où je vous ai quitté. Ma course en Allemagne a été longue, fatigante, souvent stérile au lieu des trésors que j'espérais. J'ai manqué beaucoup d'hommes que j'aurais désiré voir, et trouvé dans beaucoup d'institutions de tristes désappointemens; ce que j'ai rencontré d'admirable m'a paru si profondément indigène, que j'espère peu en pouvoir recommander l'imitation à mon pays⁵⁶. Vous le dirai-je aussi, j'ai trouvé la bonne et sincère Allemagne si éprise d'elle-même, et si riche en écrivains qui y font bruit des plus petites choses dans les plus petits lieux, que nous autres français, nous avons cru à des merveilles, lorsque nous avons chez nous des institutions toutes pareilles, en aussi grand nombre, et aussi bien montées, en fait de charité, d'instruction pratique pour les classes inférieures, et le même zèle pour un meilleur avenir. Mais ce qui vous demeure, c'est votre science, ce sont vos travaux persévérans dans les grandes voies de l'érudition, quand nous, emportés depuis 50 ans dans les turbulentes réformes sociales, ivres d'avenir, nous avons détourné nos regards du passé de l'humanité – à Berlin, l'université m'a paru baisser beaucoup,

56 C'est le sentiment que Dubois exprimait de Berlin à Mellinet dès le 29 juillet 1838. v. P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 156.

et si je n'y avais trouvé Savigny⁵⁷ et Neander⁵⁸, j'aurais presque regretté mon long séjour d'un mois. Toutefois j'ai pu visiter les Gymnases, et les voir en action, entendre une partie des professeurs de l'université, et enfin étudier le mécanisme politique de votre Prusse. Quelques promenades poétiques à Potsdam, à Sans-Souci, à tous les environs, la recherche de tous les souvenirs d'une époque glorieuse pour vous et pénible pour la France, celle de votre guerre de «délivrance», ont rempli utilement pour mon âme d'assez longues heures de solitude, que j'aime toujours du reste à me réserver en voyage – à Leipsic, Halle⁵⁹, Iena, j'ai poursuivi mes études théologiques – à Weymar, j'ai vécu de Goethe⁶⁰ et appris je crois à le comprendre mieux que je n'avais fait jusque là. Une excursion à Gotha, à Schnephtal (sic), à Eisenach, et à la Wartbourg⁶¹ a précédé mon entrée à Dresde⁶². Là je n'ai trouvé que les lectures de Tieck, et les tableaux. Le musée de Berlin, pauvre, mais si admirablement disposé⁶³, avait préparé mon esprit et mon goût; je me suis trouvé à Dresde un sens de plus qui jusqu'ici avait sommeillé en moi, et quand plus tard je suis arrivé à Munich j'ai pu tout comprendre et jouir de tout dans les arts du dessin. Vous êtes pour votre part, dans ces émotions nouvelles et vives que d'autres empruntent à l'Italie et que moi j'aurai trouvées sous ce ciel condamné de l'Allemagne. C'est par l'ordre et la méthode que je me suis élevé au sentiment du beau en peinture et en sculpture. Je me suis rappelé (sic) plus d'une fois votre salle de modèles pour vos cours, et quoique confuses dans ma mémoire, ces copies de chefs d'œuvres entiers ou mutilés, flottaient dans mon imagination comme les guerriers dans les nuages d'Ossian; un vague frémissement de beau inconnu m'agitait, et ouvrait mon âme à des sensations qui jusques là, émoussées ou mal perçues, l'avaient à peine effleurée (sic).

De Dresde, je suis parti pour la Bohême et l'Autriche. Je suis resté long-tems à Vienne. Le gouvernement était absent avec Metternich et l'empereur, on était au couronnement. Peu de documens m'ont été fournis; et un faux mystère des subalternes a voulu me dérober l'étude des établissemens d'instruction publique. Mais avec de la patience, des recherches dans les

57 Friedrich Carl von Savigny (1779–1861), Professeur de droit à l'Université de Berlin. Dubois écrivait de lui que c'était un homme «de grande et belle taille, à la physionomie imposante et douce, pleine de dignité et de paix». C'est Savigny qui devait le présenter aux professeurs de l'Université de Berlin. v. A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 348.

58 Johann August Wilhelm Neander (1789–1850), Professeur d'histoire de l'Église à l'Université de Berlin. Sur le conseil de Savigny, Dubois assita à son cours et lui rendit visite à son domicile, où il eut avec lui une longue conversation dont la teneur est résumée dans ses carnets. v. A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 349–350.

59 Dubois s'y entretint longuement des ces questions avec Thilo, Krukenberg, Gerlach, Jacobi, Erdmann, Leo et Ruge. v. A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 338.

60 Le Globe, sous la direction de Dubois, avait porté au plus haut degré l'admiration pour Goethe; au point qu'on a pu écrire que «Goethe est le grand homme du Globe». A. MONCHOUX, *L'Allemagne devant les lettres françaises. De 1814 à 1835* (voir n. 2), p. 198.

61 Dans une lettre en date du 31 (?) septembre 1838, madame Dubois signalait à Mellinet, que son mari venait de faire «un pèlerinage de 38 lieues jusqu'au château fort qui a servi d'asile à Luther» et que cette visite lui avait inspiré «de belles pages sur le grand réformateur». P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 156.

62 Manifestement, la lenteur et le soin avec lesquels Dubois parcourut ces sites célèbres étaient une façon pour lui de situer sa conception du voyage en Allemagne dans une opposition à peu près totale à celle de son maître, Cousin, qui l'y avait précédé sans leur accorder beaucoup d'intérêt. «En 1817, à vingt-cinq ans, écrit Dubois dans ses *Souvenirs* sur lui, [il] traverse l'Allemagne au pas de course, tombe d'un cabinet de penseur dans un autre, sans ouvrir les yeux sur la route; il lui arrive même à un autre voyage [il s'agit en fait du même] d'être admis à Weymar... de traverser la Thuringe, de passer au pied de la Wartbourg et de n'ouvrir ni ses yeux, ni son âme sur ces paysages, ces monts, ces forêts, ces grandes eaux. Il reste l'enfant de Paris.» P. DUBOIS, *Cousin, Jouffroy, Damiron. Souvenirs*, Paris 1902, p. 87–88.

63 Cette notation figure déjà dans la lettre adressée par Dubois à Mellinet le 29 juillet 1838. v. P. GERBOD, *Paul-François Dubois* (voir n. 10), p. 156.

collections de lois, des entretiens avec quelques modestes professeurs, des introductions obtenues par eux dans les monastères et les écoles, j'ai tout vu et je crois mieux vu que si j'avais rencontré le grand ministre: car il m'eut entouré, et ne m'eut laissé voir que ce qu'il eut voulu. J'ai donc été satisfait de mes trois semaines de vie pénible dans les bibliothèques, et d'ennuyeux extraits de règlements. Ce pays là n'est pas tant à dédaigner qu'il vous paraît à vous allemands du Nord. Si je parviens à réunir mes souvenirs, et si j'ai le loisir d'écrire quelques pages, l'Autriche m'occupera la première: c'est le côté le plus neuf pour la France; et je n'aurai pas là de polémique à entreprendre contre ceux qui avant moi ont visité l'Allemagne, et dont j'aurais l'air de vouloir prendre le contre-pied⁶⁴ – À Munich les arts, et Schelling⁶⁵, que j'ai trouvé toujours en promesse de son grand »arcanum«, et au fond je crois, malheureux et désespéré de sa science, désespéré surtout de cette université de Munich, où il languit étouffé sous le fanatisme de ces mystiques auxquels il avait cru une foi plus vive et plus libre dans la science. Ce m'a été un douloureux spectacle, quoique doux sous quelques rapports que celui de ce grand esprit abattu (sic), quoiqu'il passe pour paraître se soutenir⁶⁶ – De Munich j'ai fait pointe sur Nüremberg, et de là à Stuttgart et Tubingen. Je n'ai pu aller jusqu'à Fribourg, où j'aurais tant aimé à connaître votre frère. La lettre que vous m'aviez donnée, n'étant qu'un simple moyen d'introduction, je ne la lui ai point envoyée, et elle est demeurée entre mes mains. Tubingen et son »séminaire protestant« ont excité ma plus sérieuse attention, et j'espère tirer de là quelques applications aux études protestantes en France, maintenant que depuis quelques semaines la direction des facultés de Théologie est tombée dans mes mains. Enfin j'ai terminé ma longue excursion par Heidelberg, et je suis rentré en France par la Bavière rhénane et en traversant le premier champ de bataille de la révolution, Kaiserlautern (sic).

Ainsi que je vous l'ai dit c'était le 15⁹^{bre}; le surlendemain je remontais dans ma chaire à l'École polytechnique, et quelques jours après s'est ouverte l'orageuse session qui a amené la dissolution de la chambre et les élections générales⁶⁷. Il m'a fallu courir à Nantes pour subir l'épreuve. J'en suis sorti victorieux à une majorité immense, malgré les efforts du ministère; et réélu comme député, j'ai été pour la troisième fois aussi réélu comme secrétaire de la chambre. Enfin l'entrée de M^r Villemain au ministère⁶⁸ ayant laissé une place vide au Conseil royal de l'instruction publique, j'y ai été appelé (sic). Une réélection a encore été nécessaire; mes commettans n'ont pas pensé qu'une faveur, ou plutôt la justice rendue à 27 ans de services⁶⁹, ôtât rien à mon indépendance, et ils m'ont renvoyé pour la cinquième fois à la chambre⁷⁰, et la chambre elle-même m'a confirmé dans la place de secrétaire, place comme vous le savez purement honorifique, mais brigüée, ainsi que celles des »vice-présidens« comme témoignage de confiance et de haute considération – Les six mois qui se sont écoulés ainsi n'ont donc été qu'une suite de crises, et mêlé comme je l'étais, à la partie la plus active de la chambre, et de l'opposition modérée, vous devez penser quelle a été mon agitation⁷¹. Des déchiremens

64 Quinet et Saint-Marc-Girardin avaient, au moment où il rentrait d'Allemagne, publié des études qui avaient paru à Dubois lui ôter toute chance de donner sur l'Allemagne quoi que ce soit d'intéressant et de nouveau.

65 Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775–1854), Professeur de philosophie à l'Université de Munich.

66 Sur les relations qu'il eut avec Dubois lors de son séjour à Munich v. J. BARTHÉLÉMY-SAINTE-HILAIRE, M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance (voir n. 11), p. 106–107.

67 Le 2 mars 1839.

68 François Villemain (1790–1870). Professeur d'éloquence française à la Sorbonne, était devenu ministre de l'Instruction publique le 12 mai 1839.

69 Ce sont les termes mêmes dans lesquels Dubois annonçait sa nomination à Mellinet. v. P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 175.

70 Le 25 juin 1839.

71 Sur la participation, active, de Dubois à la vie parlementaire de 1839 à 1841. v. P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 190–196.

pénibles ont eu lieu entre des hommes dont l'union importait au triomphe complet de la cause que nous servions en commun depuis tant d'années. La fatale révolte du 12 mai a changé dans une nuit les élémens d'un ministère qui devait naître plus puissant et plus homogène et a fait presque avorter la victoire si difficilement conquise sur le cabinet Molé⁷². Quoiqu'élevé par ce nouveau ministère à un poste éminent dans l'université, et quoique l'ami de quelques uns des membres de ce cabinet, je ne me fais pas illusion sur sa faiblesse; mais il est fort cependant de la nécessité, de la lassitude qui suit toujours de si longs et si acharnés efforts que ceux que nous avons faits, et enfin c'est un progrès considérable, que l'essai de quelques hommes nouveaux aux affaires, et l'élargissement de ce que j'appellerai le cercle des »personnages consulaires« dans lequel jusqu'ici la prérogative royale semblait être renfermée pour le choix de ses ministres. Nous marcherons lentement, mais nous marcherons, et quant à moi, je suis toujours ce que vous m'avez vu il y a un an, ce que j'ai été toute ma vie. Éloigné Dieu merci, sinon pour toujours, du moins pour bien long-tems encore, de cette épreuve du pouvoir, que mon vœux (sic) le plus cher est de ne jamais subir⁷³, je contemple avec calme ces fortunes d'un jour que les démocraties élèvent et renversent avec autant de caprice que les intrigues de boudoir ou de confessionnal des vieilles monarchies. Patriote inébranlable, libéral prudent, ennemi des excès populaires, mais prêt à tout contre l'Europe absolutiste, si elle tentait jamais de porter la main sur nous, je me confie en Dieu et à ce progrès toujours un peu turbulent, mais en définitive assez pur encore même dans ses orages et ses égaremens, pour qu'on doive être fier d'y coopérer. Le fonds de notre société française est bon, quoiqu'on dise, aussi bon que celui de toute autre société européenne, aussi bon que celui de l'Allemagne elle-même. Nos vices et nos désordres frappent davantage parce qu'ils sont en plein soleil, et retentissent de tout le bruit de la place publique. Mais à qui sonderait les mystères et les plaies cachées des peuples nos voisins et des gouvernemens absolus, le spectacle ne serait pas plus édifiant; on aurait de plus l'hypocrisie et le mensonge. Au moins ce que j'ai vu pendant six mois ne m'a point commandé un tel respect que j'eusse à rougir de mon pays et de ses institutions. Et quand je me retourne vers le passé, ces tristes et sanglantes pages ne m'offrent rien à regretter. Je reste donc fidèle à la foi déjà un peu vieille de mes premières années, et je me prosterne avec résignation sous les lois inconnues de la providence, levant de tems en tems les yeux avec espoir vers cette étoile de l'avenir que Dieu n'a pas en vain fait briller dans la pensée de tant de grands hommes, et que suivent incessamment les regards et les soupirs des peuples. Je sais que le terme de ce long ou plutôt de cet éternel voyage n'arrivera jamais, pour chaque génération qui le rêve, mais je vois sur la route quelques biens cueillis en passant au milieu des larmes, comme toujours, et ces biens me paraissent descendre où jadis ils ne pénétraient pas. N'est-ce pas assez pour bénir son siècle et son pays? Je l'avoue, c'est là mon illusion, si c'en est une; je prie Dieu qu'il me la conserve jusqu'à la mort, et qu'il détourne de moi l'amer calice du découragemens et du désaveu des chères et saintes convictions d'une jeunesse dévouée sans partage à la cause de la liberté. Je me rappelle votre vieux Arndt, avec son sarreau bleu et sa bêche, au milieu des fleurs sur la tombe d'un fils. Lui, n'a pas désespéré de son Allemagne bien aimée; ai-je donc passé par des épreuves aussi rudes que lui, et me conviendrait-il d'avoir moins de courage et moins de foi. Puisque ce souvenir de »notre vieil ennemi« a traversé mon cœur, rappelez lui (sic) à l'occasion ce français un peu jeune encore introduit par vous auprès de lui, et qui est sorti de son asyle le cœur ému comme il ne l'avait été de long-tems⁷⁴.

72 Le Cabinet du 12 mai avait mis un terme aux espoirs de Dubois de voir constituer un cabinet de centre gauche.

73 Dubois avait songé, en avril 1839, à devenir ministre de l'Instruction publique dans l'hypothèse où la constitution d'un cabinet purement de centre gauche n'aurait pas permis à Villemain et à Cousin d'y participer; mais, très vite déçu dans ses espérances, dès juillet il renonçait définitivement à toute idée de ce genre.

74 Ernst Moritz Arndt (1769–1860), privé depuis 1820 de sa chaire de professeur d'histoire à l'Université, qu'il ne devait retrouver qu'en 1840, vivait alors à Bonn dans une semi-retraite. Ce que Dubois dit de

Voilà, Mon bien cher Monsieur Welker (sic), la perspective en raccourci de toute cette année écoulée depuis mon séjour à Bonn. J'aurais à y ajouter des inquiétudes domestiques sur la santé de ma petite Berthe, sur une fausse couche de ma femme, et sur une grossesse nouvelle assez pénible, mais qui j'espère se terminera heureusement dans la paisible retraite où nous allons vivre jusqu'à l'hyver. Je me suis choisi à deux lieues de Paris, entre St Cloud et Meudon deux résidences royales, un petit asyle vert, dont je ne jouirai qu'à la dérobée à cause de mes devoirs qui m'appellent à Paris presque tous les jours, mais dont l'étroit ombrage suffit cependant pour me raffraîchir (sic) pendant quelques heures, couvrir en paix tous les objets de mes affections, et me permettre le souvenir calme et si doux de ceux qui m'ont aimé, absents ou déjà enlevés de ce monde⁷⁵. Que serait la vie sans ces heures de piété? En prenant possession, la date du 6 juillet m'a reporté à Bonn, et je vous envoie cette longue épître, sûr que vous la lirez avec plaisir comme j'en ai eu à l'écrire, et à me rapprocher de vous.

Vous me direz à votre tour ce que vous avez fait pendant cette année, ce qui vous est arrivé de bien et de mal, vos travaux, et ce qui vous passera sur le cœur au moment où vous voudrez bien me répondre. Nous aurons ainsi rejoint la chaîne de nos causeries, pour ne plus l'interrompre, n'est-ce pas? Ne fût-ce qu'une fois par an, j'aimerais toute ma vie à entretenir un lien qui m'a été si doux.

Je termine ici à regret. Encore une fois ne m'oubliez pas auprès de M^r et de Madame Neumann (sic), car ils sont pour moi inséparables de vous. Faites mes complimens à M^r de Schlegel⁷⁶, à Mr Nischtz (sic)⁷⁷ surtout, enfin au fils de Fichte⁷⁸ si vous le rencontrez quelques fois.

Dubois

Conseil Royal
de

l'Instruction Publique

Université de France

Paris, le 7 août 1841.

Mon cher Monsieur Welker (sic),

Un de nos jeunes professeurs les plus distingué (sic), philologue plein d'avenir, et qui remplace avec succès M. Boissonade⁷⁹; M. Egger⁸⁰ fait une excursion sur les bords du Rhin⁸¹. Je ne veux pas le laisser partir sans qu'il vous porte un souvenir d'un cœur qui ne vous oublie point – Voilà trois ans déjà écoulés que j'étais auprès de vous! J'espérais vous voir à Paris, vous aller

leur rencontre dans sa lettre à Welcker reproduit très fidèlement, en le résumant, ce qu'il en avait écrit dans ses carnets (A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* [voir n. 11], p. 328–332) et dans une lettre à sa femme (P. GERBOD, *Paul-François Dubois* [voir n. 10], p. 156). C'est Welcker qui l'avait introduit auprès de lui, en lui remettant un mot de recommandation à son intention.

75 Ce que Dubois appelait son «hermitage de Bellevue» était une maison de campagne louée sur les hauteurs de Meudon.

76 Wilhelm (von) Schlegel (1767–1845), Professeur de philologie à l'Université de Bonn. Dubois, qui l'avait rencontré à plusieurs reprises à Bonn, trace de lui dans une lettre à Damiron en date du 8 juillet 1838 un portrait particulièrement sévère. v. A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 323–327.

77 Karl Immanuel Nitzsch (1787–1868), Professeur de théologie à l'Université de Bonn. Dubois, qui avait eu avec lui à Bonn d'assez longs rapports, jugeait qu'il s'agissait d'«un esprit subtil, fin et ferme». v. A. LAIR, *Les universités allemandes en 1838* (voir n. 11), p. 327.

78 Immanuel Hermann Fichte (1796–1879), Professeur de philosophie à l'Université de Bonn.

79 Jean-François Boissonade (1774–1857), Professeur de littérature grecque à la Sorbonne et au Collège de France.

80 Émile Egger (1813–1885), Professeur suppléant de littérature grecque à la Sorbonne.

81 Il était aussi recommandé à Welcker par Guigniaut v. Guigniaut à Welcker. Fontenay-aux-Roses, le 8 Août 1841. Bonn, Universitätsbibliothek, Nachlaß Welcker S. 707.

revoir moi-même. Il paraît que vous ne voulez pas accomplir vos promesses, et moi je suis enchaîné par le devoir. Vous avez appris ce qui m'est arrivé depuis deux ans; membre du conseil en 1839, successeur de M. Cousin en 1840, comme directeur de l'école normale⁸², et mêlé encore à la politique, je n'ai point de liberté; au momens même des vacances mes travaux redoublent. Si par hasard je pouvais m'échapper, ce ne serait qu'en octobre ou 9^{bre}, triste tems pour voyager – il faut donc y renoncer – puis j'ai une triste cause encore qui me retient; depuis trois ans je suis affecté d'une cataracte, que je n'ai d'abord considérée que comme un affaiblissement de la vue. Mais aujourd'hui déjà l'œil droit est presque complètement voilé, et le gauche est atteint. Combien de tems me faudra-t-il pour arriver à la maturité nécessaire pour l'opération? Je l'ignore, les médecins eux mêmes ne fixent pas de terme. En attendant, je ne puis plus lire le soir, ni même que fort peu pendant le jour, tout travail continu m'est interdit, et n'était l'activité administrative et politique, je ne saurais que faire de moi. On a voulu me recommander l'inaction absolue; mais le mal s'en augmenterait au lieu de diminuer; la fièvre incessante d'une pensée sans repos de lecture, et sans appui de la pensée d'autrui, attirerait le sang au cerveau, et porterait sur les yeux mêmes l'inflammation qu'on redoute d'y voir fixer par la lecture. On m'a donc permis un travail modéré, et je suis à ce régime.

Pardon de tous ces détails; mais je règle mon compte du passé, comme je désire que vous le fassiez pour vous même en me racontant tout ce qui vous est arrivé depuis votre dernière lettre, et le voyage de M. et de M^{lle} Kassnel.

J'ai bien vivement regretté que ma famille fut établie à la campagne et d'être moi même au milieu de mes travaux de concours, lorsque vos deux amis sont venus à Paris. Je n'ai pu leur être guères utile ni agréable; enfin cependant j'ai pu les voir deux ou trois fois, causer avec eux de vous, et de M. et de M^e Neumann (sic).

Comment vont ces excellens amis près desquels votre vie coule si douce? Ai-je encore une petite place dans leur souvenir? Dans la paix de ma retraite domestique, ainsi que je vous l'ai dit déjà, dans mes promenades avec ma femme et mes deux petits enfans, je me reporte souvent à Bonn, et j'ai un vieil ami philosophe, Damiron, qui me représente le bon Welker (sic), chez M^e Neumann (sic).

Venez donc nous voir; vous ne trouverez pas dans ma Louise les talens brillans de votre amie, mais la même bonté, les mêmes soins, qui m'ont été si doux à recevoir⁸³.

Que vous dirai-je de notre France? Vous êtes aussi instruit que moi, si vous suivez encore avec intérêt nos crises si rapides et si tristes. L'an dernier, vous pensez bien, que quoique profondément blessé de ce qui offensait les intérêts et l'honneur de mon pays, je n'ai point partagé la folie de nos tapageurs de journaux, et de notre ministère du 1^{er} mars. J'avais des amis dans ce malheureux cabinet, mais je n'ai pu les suivre, ni les excuser⁸⁴. L'Allemagne n'a guères mieux compris que nous ses intérêts; et nous avons failli donner à l'Angleterre la plus douce satisfaction qu'elle rêve, le spectacle de notre ruine mutuelle, et de la destruction de toute l'industrie continentale, but unique de son ambition, seul moyen de salut pour son aristocratie; car le jour où refoulée sur elle même, sa population manufacturière n'aura plus de travail,

82 Le cabinet dont faisait partie Villemain s'étant retiré en mars 1840, Cousin lui succéda au ministère de l'Instruction publique, abandonnant ses fonctions de conseiller de l'Université à Jouffroy et celles de directeur de l'École normale à Dubois.

83 En 1833, Dubois avait épousé la fille de sa tante maternelle, Louise Richebracque, qu'il avait recueilli auprès de lui. »C'est une bonne et simple femme, confiait-il à Mellinet, telle qu'il me la faut pour le coin du feu et la douce obscurité de la famille. ... Je l'ai élevée, faite à mes goûts, moins la science que je n'aime pas dans les femmes, moins les talens brillants que je n'ai pu lui donner.« P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 122.

84 Dubois, qui s'inquiéta beaucoup de la politique extérieure du Cabinet Thiers dans la question d'Orient et s'y opposa vivement, jugeait que »L'agression sur le Rhin était une provocation injuste et absurde; elle n'était légitime que comme défense; dans le cas contraire, la France se retrouverait seule, comme en 1814 ou comme en 1815.« P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 196.

ce jour là c'en sera fait de sa constitution et de l'aristocratie anglaise: chaque jour les progrès de l'Allemagne et de la France hâtent ce moment; aussi tout sera mis en œuvre pour que la guerre éclate de nouveau entre nous⁸⁵. Mais serons nous donc assez insensés pour jouer ce jeu? Qu'avons nous à vous prendre? Les provinces rhénanes? Qu'avez vous à nous prendre? L'Alsace et les Vosges? Folies égales, absurdités également criminelles – J'ai regretté de voir votre brave et bon Arndt réchauffer ses vieilles haines; si ce n'a été qu'un mouvement de défense, je le conçois; si c'était un rêve d'attaque, je ne comprendrais pas comment les amis de la liberté et de la nationalité allemande, pourraient l'entretenir; ce serait un suicide.

Aujourd'hui tout se calme Dieu merci entre nous; tâchons de ne jamais reprendre les fausses voies de l'an dernier. Pour moi, si j'y puis quelque chose, avec quelques amis, je m'opposerai sans cesse au retour de pareils égaremens; déjà il y a dans la chambre un parti assez nombreux qui comprend les véritables intérêts du continent; si ma vie politique doit durer, je serai dans ses rangs.

Tous ces débats, tristes du point de vue général, m'ont été pénibles en particulier. Ils ont rompu des amitiés politiques qui m'étaient chères, et de là à l'hostilité il n'y a qu'un pas⁸⁶. Mais enfin je suis habitué à ne suivre que ma conscience, et je ne tiens à rien qu'à cela lorsque j'ai un vote à donner⁸⁷.

Il y a ensuite une autre consolation à ces chagrins, c'est la continuelle méditation de l'inconstance des partis, et des passions populaires sur lesquelles nous essayons tous de fonder le succès de nos opinions: la faveur vient et s'en va, s'en va et revient, on ne sait trop pourquoi. Vaut-elle donc la peine qu'on s'en inquiète, et ne vaut-il pas mieux aller tout droit son chemin.

Si je pouvais suivre en paix mes études chrétiennes, je serais mille fois plus calme encore. Dieu me refuse ce bonheur; eh! bien je me résigne à perdre un peu de gloire et de nom peut-être et je jouis le plus que je peux des travaux que d'autres font dans la voie où j'aurais voulu marcher.

Ceci me reporte à M. Nitsch (sic); j'ai lu avec grand plaisir la 4^e édit.[ion] de sa dogmatique⁸⁸. À l'occasion, présentez lui mes complimens. Je désirerais bien savoir où en est maintenant votre faculté catholique à Bonn⁸⁹, et s'il y a quelques ouvrages récents où je puisse embrasser l'ensemble de la doctrine et de la querelle d'Hermès⁹⁰. J'ai été tenté d'écrire à M. Nitsch (sic), mais je ne le connais pas assez.

Voilà j'espère, une bien longue épître, trop longue peut-être pour vous. N'importe je ne me repends pas de l'avoir écrite. M'en vaudra-t-elle une pareille de vous? C'est mon plus vif désir.

Où en sont vos travaux? Qu'y a-t-il de considérable en Allemagne et de nouveau sur la philologie et l'antiquité? Vous direz de tout cela peut-être quelques mots à notre jeune professeur; mais j'ai besoin de le savoir de vous. L'École Normale de France est enfin dotée, sur ma proposition, d'une chaire d'Allemand: toute notre jeune milice va être mise à même de lire, chacun dans sa spécialité, les travaux passés et présents de votre pays. Vous savez si je les

85 Dubois semble avoir vu ces convictions s'affirmer au contact des problèmes économiques auxquels il avait été confronté depuis son élection comme député de la Loire-Inférieure. Sur son hostilité envers l'Angleterre v. P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 217.

86 Après s'être séparé de Dufaure en mars 1840, Dubois avait rompu avec Guizot et Thiers en octobre.

87 À de très nombreuses reprises au cours de sa carrière Dubois devait souligner sa fidélité à ses opinions, son indépendance d'esprit et la distance qu'il entendait conserver à l'égard des partis. v. P. GERBOD, Paul-François Dubois (voir n. 10), p. 124, 127, 171 ...

88 K. I. NITZSCH, System der Christlichen Lehre, 4. verb. und verm. Aufl. Bonn, A. Marcus, 1839.

89 Dubois s'était beaucoup intéressé à elle lors de son séjour de 1838, v. A. LAIR, Les universités allemandes en 1838 (voir n. 11), p. 321–322.

90 Georg Hermes (1775–1831), Professeur de théologie à l'Université de Bonn. La condamnation par Grégoire XVI en 1835–1836 des thèses par lesquelles il subordonnait entièrement la foi à la raison avait eu pour conséquence l'interdiction de ses travaux dans les facultés catholiques de théologie, y suscitant une vive agitation qui devait motiver une nouvelle condamnation par Pie IX en 1846.

apprécie, tout en voulant que la France reste France, et ne se perde pas dans une imitation servile⁹¹; aidez moi donc de vos conseils, de vos avis – Que j'aimerais si Dieu permet que je reste long-tems à la tête de cette grande institution, vous montrer dans trois ans, toute notre jeunesse réunie dans l'édifice national que nous construisons en ce moment, et où l'enseignement aura enfin les développemens et la dignité convenable[s]⁹². Mais venez, venez plus tôt. Guigniaut⁹³ et moi, serions bien heureux. M. Cousin⁹⁴ aussi, j'en suis sûr. On va si vite de Paris à Bonn; allons, du courage.

Adieu. Tout à vous du fond du cœur

P. F. Dubois

À l'occasion présentez mes complimens à MM. Arndt, Schlegel et Nie(tzsch).

*

Au moment où il écrivait cette dernière lettre à Welcker, Dubois sans doute ne croyait pas lui-même au vœu qu'il exprimait de voir leur correspondance se poursuivre dans l'avenir.

Appelé par Cousin à sa succession à la direction à l'École normale, devenu membre du Conseil royal de l'Instruction publique, député particulièrement actif à la Chambre, il était en effet alors emporté dans un tel tourbillon d'activité que pendant dix ans le temps lui manquera pour tout – jusqu'à ce que, de 1848 à 1855, il perde successivement son siège de député, sa chaire à l'École polytechnique, la direction de l'École normale, sa place de conseiller de l'Université et la présidence du jury de l'agrégation des lettres.

Mais son voyage d'Allemagne restera chez lui comme un long souvenir – souvenir plus négatif que positif d'ailleurs, malgré le recul du temps: un rêve de jeunesse brisé par la découverte d'une réalité qui ne le valait pas.

91 La volonté de Dubois de défendre le génie national français contre une imitation servile de l'étranger est une constante de sa pensée; très présente déjà dès les débuts du *Globe*. v. A. MONCHOUX, *L'Allemagne devant les lettres françaises. De 1814 et 1835* (voir n. 2), p. 96–97.

92 La loi de reconstruction de l'École normale supérieure, votée par la chambre des députés le 4 février 1841 et présentée par Villemain à la chambre des pairs le 11, venait d'être définitivement adoptée le 9 mars sur un rapport de Cousin et promulguée le 24 avril. L'école, alors installée impasse des vignes, près du Collège Louis-le-grand, dans des locaux vétustes, ne devait cependant être transférée qu' en octobre 1847 dans ses bâtiments de la rue d'Ulm.

93 Daniel Guigniaut (1794–1876), Ancien directeur de l'École normale supérieure, professeur de géographie à la Sorbonne, traducteur des *Religions de l'antiquité* de Creuzer.

94 Victor Cousin (1792–1867), Membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales, ancien directeur de l'École normale supérieure, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne. Lors de son passage au Ministère de l'Instruction publique, du 1^{er} mars au 28 novembre 1840, ses rapports avec Dubois s'étaient tendus et leurs relations étaient alors médiocres.